

Maurice Godelier est anthropologue et directeur d'études à l'EHESS. Il est l'ancien directeur scientifique du département des Sciences de l'homme et de la société au CNRS, dont il est médaillé d'or. Ses recherches récentes ont porté sur l'inceste et les systèmes de parenté.

De quelques invariants communs à toutes les religions - et d'autres qui ne le sont pas.

Maurice Godelier

*Cet article est issu d'une conférence donnée par Maurice Godelier
le 27 octobre 2021 à l'Académie Pontificale, au Vatican.*

Dans une première partie, je résumerai les résultats d'une recherche collective sur la mort, conduite par quatorze historiens et anthropologues, qui a mis en évidence l'existence d'un invariant présent dans toutes les religions – polythéistes comme monothéistes – et sans lequel ces religions n'existeraient pas.

Dans une seconde partie, à partir du cycle des mythes sur la libération des saumons, récoltés parmi un certain nombre de tribus indiennes d'Amérique du Nord, – les Salish, les Chinook, les Cœur d'Alène, les Sanpoil, etc., – je montrerai comment, avant de prendre la forme définitive qu'on lui connaît, le coyote, pour ces Indiens, avait été à la fois un animal et un demiurge, le maître des saumons, et comment des actes imaginaires de coyote expliquaient pour les Indiens un fait réel ; l'existence sur les côtes du Pacifique des rivières à saumons et des rivières sans saumons.

Je conclurai en décrivant, à partir des mythes et des rites d'un groupe d'Aborigènes australiens, les Ngaatjatjarra, comment des entités demiurgiques ont modelé les montagnes, les plaines et les lacs de l'Australie, et sont la source permanente des enfants que les humains mettent au monde.

À propos de la mort, j'ai analysé, grâce aux travaux de notre collectif, les représentations de la mort et les rites et conduites collectives et individuelles qu'elles engendraient dans treize religions : cinq religions tribales, l'une provenant d'Australie, deux de Nouvelle-Guinée et deux des Indiens d'Amérique du Sud ; deux religions civiques de l'Antiquité – Athènes et Rome ; trois religions monothéistes – judaïsme, christianisme, islam ; et, enfin, trois grandes religions d'Asie – hindouisme, bouddhisme, taoïsme. L'analyse de l'islam avait, elle, fait l'objet de deux contributions : l'une à partir des textes sacrés de l'islam, l'autre à partir d'enquêtes sur le terrain sur l'islam pratiqué aujourd'hui dans l'Ouzbékistan post-soviétique. Nos analyses ont donc concerné des religions tribales locales et des religions à prétention universelle, des religions polythéistes et d'autres monothéistes. Et, parmi les religions à prétention universelle, nous avons, d'une part, les religions du salut, christianisme et islam, et, d'autre part, les religions de la délivrance des souffrances de l'existence (le bouddhisme).

Nous avons alors constaté qu'entre toutes ces religions existait un élément commun, sous la forme d'un postulat invariant, c'est-à-dire présent dans toutes et quels que soient l'époque et le lieu. Ce postulat était le suivant : *la mort n'est pas la fin de la vie, la vie continue après la mort sous une autre forme.*

Ce postulat est donc l'œuvre de la pensée humaine à toutes les époques et quelle que soit la nature de la société qui établit à partir de ce postulat des rites, des institutions, des conduites sociales et matérielles, collectives et individuelles. Ces conduites vont d'abord concerner le mourant, la personne qui vit ses derniers moments. La personne décédée devenue un cadavre, il faut en disposer socialement et le faire disparaître par inhumation, exposition, crémation ou même ingestion. Il faut ensuite partout accompagner le défunt vers son autre vie par des rites de deuil.

Mais ce postulat, qui est le fondement imaginaire de tous les rites et pratiques inventés par l'humanité pour accompagner la mort de personnes proches par la parenté ou par d'autres liens sociaux, a pour conséquence logique que *la mort, pour les religions, ne s'oppose pas à la vie mais à la naissance.*

Allons plus loin. La mort, partout et à toute époque, est pensée et vécue comme une disjonction, comme la séparation du corps et de quelque chose qui va continuer à vivre et aller quelque part pour le faire. Partout est donc supposée l'existence d'un séjour des morts.

Qu'est-ce qui, lors de la mort, se disjoint du corps pour commencer à mener une autre forme d'existence ?

Selon les religions, on parle d'un principe vital qui, ayant animé le corps humain depuis sa naissance, s'échappe du corps au moment du décès. On parle alors d'une âme, qui va se transformer en un esprit, qui peut encore revêtir des aspects matériels quand une personne décédée réapparaît devant ses proches et vient les hanter. Dans la tradition chinoise, par exemple, un grand penseur tel Zhu Xi, au XII^e siècle (1130-1200), nous explique qu'un être humain est animé par dix âmes, sept âmes yin, sombres et lourdes, et trois âmes yang, légères et lumineuses. Ces dix âmes sont faites de la même énergie, *Qi*, qui circule dans tout l'univers. Les âmes lourdes sont faites d'assemblages grossiers de cette énergie (*Gui*), alors que les âmes légères sont faites d'assemblages subtils de cette énergie (*Shen*). Lors de l'enterrement, les âmes lourdes partent dans la tombe avec le cadavre, mais les âmes légères passent dans la tablette portée par le premier deuilant, en général le fils aîné de la personne décédée, tablette qui sera conservée et placée sur l'autel du temple lignager.

Après la mort, le défunt va devenir, si les rites sont accomplis proprement, un ancêtre, continuant à vivre dans la part invisible de notre monde et en contact constant avec ses descendants. Il peut aussi devenir un spectre ou, pour les hauts dignitaires de l'État ou encore les héros, il deviendra un dieu après que le bureau des rites situé près de l'empereur ait autorisé qu'on lui élève un temple et qu'on lui rende un culte. Il paraît qu'après sa mort, Mao Zedong est devenu le dieu des taxis en Chine (rumeur à vérifier).

*Si la mort est une disjonction ;
et si elle s'oppose à la naissance,
alors la naissance est une conjonction.*

La conjonction avec le corps en formation de quelque chose qui va l'animer durant son existence et survivre après sa mort. Dans beaucoup de sociétés, ce quelque chose est un ancêtre qui désire reprendre vie et se réincarne dans un ou une de ses descendant(e)s. C'est le cas aux îles Trobriand dont la population a été étudiée par le grand anthropologue Malinowski. C'est le cas des Inuit (appelés autrefois Eskimo) ou des populations d'Afrique centrale, mais aussi des Baruya de Nouvelle-Guinée. En revanche, pour le christianisme, l'âme est introduite par Dieu quand il le veut dans le corps d'une femme lorsque celle-ci est enceinte, donc dans le fœtus qui est en train de se développer en son sein. Chaque âme est donc une création divine, car Dieu n'a pas fini de créer le monde et l'Homme. Cette création il la poursuit à chaque instant lors de la conception d'un être humain.

Au XII^e siècle de notre ère, Hildegarde de Bingen, moniale et grande mystique allemande, avait décrit et peint le mystère de l'incarnation sous la forme d'une boule de feu envoyée par Dieu, et descendant du ciel avant de pénétrer dans le corps du fœtus que l'on aperçoit dans le ventre ouvert de la femme.

Allons plus loin. Si la naissance est une conjonction et si ce qui vient animer un corps est un principe vital, un ancêtre, une énergie qui provient de l'extérieur et pénètre dans le corps pendant sa conception, alors la pensée doit conclure qu'*un homme et une femme en s'unissant sexuellement ne suffisent pas à faire un enfant.*

Chez les Baruya patrilinéaires, chez lesquels l'enfant à sa naissance va appartenir au clan du père, on vous explique que le sperme de l'homme fabrique le fœtus mais seulement pour une part. C'est le Soleil, une divinité, qui donne forme au fœtus en le dotant dans le ventre de la femme d'un nez et des doigts des mains et des pieds. L'utérus de la femme est pour eux un « sac » où le sperme de l'homme se transforme en un embryon d'être humain qui possèdera sa forme humaine par l'intermédiaire du dieu Soleil que les Baruya appellent « *noumwé* », père. À sa naissance, l'enfant n'est pas encore « fini ». Il ne le sera qu'après un an lorsqu'il aura survécu et qu'on lui aura donné un nom. Ce nom sera celui d'un ou d'une ancêtre de l'enfant, appartenant à son clan en ligne patrilinéaire. Or donner le nom d'un ancêtre à un enfant, c'est le faire revivre en lui. Bref, chez les Baruya la naissance d'un être humain implique la conjugaison et coopération de quatre acteurs : un homme, une femme, un ou une ancêtre, un dieu.

Autre exemple : celui des Trobriandais, chez qui la descendance est matrilineaire et où les enfants, à leur naissance, appartiennent au clan de leur mère et seront sous l'autorité, non pas de leur père, en fait mari de leur mère, mais sous celle du frère de leur mère, leur oncle maternel. Comment, pour les Trobriandais, se fabrique un enfant ? Pour eux, un enfant ne naît pas de l'union sexuelle d'un homme et d'une femme, mais de la rencontre et la conjonction d'un enfant-esprit (*waiwaia*) et du

sang menstruel d'une femme appartenant au même clan que cet enfant-esprit. Car cet enfant-esprit est l'esprit d'un mort (*baloma*) qui a désiré renaître dans le corps d'une de ses descendantes et en a reçu l'autorisation de la part du dieu des morts, Topileta. Les morts, en effet, vivent sur une petite île au large de Kiriwina où vit le chef le plus important de la tribu. Et, quand ils en ont reçu la permission du dieu des morts, ils se transforment en enfant-esprit et trouvent leur chemin jusqu'au corps d'une femme.

Là, l'enfant-esprit se mêle au sang menstruel qui se trouve dans son corps. La conjonction de l'esprit et du sang menstruel forme un fœtus animé qui deviendra un enfant. Le sperme de l'homme intervient pour nourrir le fœtus par des coïts répétés mais pas pour l'engendrer. Le père n'est pas le géniteur de ses enfants. Il est le mari de la femme, mais n'est pas le père corporel de ses enfants qui appartiendront à leur mère et à ses frères. Il en est un père social mais n'en est pas le géniteur. Dans cette société, à nouveau, quatre acteurs interviennent pour que naisse un enfant : le dieu des morts, un ou une ancêtre qui désire vivre à nouveau, une femme seule génitrice et un homme qui nourrit le fœtus avec son sperme pendant la grossesse. L'homme est donc un père social et non un géniteur.

L'examen des différents « au-delà de la mort » imaginés par les diverses religions, polythéistes et monothéistes, locales ou universelles, appartenant à des sociétés sans État, sans castes ou classes, ou à des sociétés étatiques fortement hiérarchisées et inégalitaires, nous a fait découvrir un second invariant qui n'est pas universel celui-là mais semble être associé à l'apparition et au développement des sociétés étatiques et inégalitaires.

Cet invariant est celui de l'existence d'un jugement *post-mortem* prononcé par un dieu après le décès d'un vivant. Or les religions des cinq sociétés dites « primitives » que nous avons analysées, d'Australie, de Nouvelle-Guinée et d'Amazonie, ne parlent pas de l'existence d'un jugement portant sur les actes commis de son vivant par le mort et qui entraînerait punition ou récompense et marquerait pour l'éternité sa vie après sa mort. Chez les Baruya, par exemple, le mort, selon son clan, va rejoindre le séjour des ancêtres de son clan qui se situe soit au fond de la terre pour les uns, soit dans les étoiles pour les autres. Là, quels que soient les crimes que le mort ait commis et dont il n'a pas été puni de son vivant, il mènera comme les autres une vie heureuse à l'abri des maladies, des dures tâches de la vie matérielle, etc., bref dans une sorte de paradis, par contraste avec la vie sur terre avant la mort.

En revanche, dans un certain nombre de religions, à commencer par celle de l'Égypte ancienne, les morts paraissent devant un tribunal divin pour déterminer ce que sera leur destin dans l'au-delà. Contentons-nous de comparer les religions de la délivrance, hindouisme et bouddhisme, et les religions du salut, christianisme et islam.

Dans l'hindouisme, le défunt est confronté à Yama, le dieu des morts et de la mort. Selon le poids de ses mérites et de ses démérites dans la vie, le défunt sera renvoyé dans la roue des renaissances, donc s'incarnera à nouveau dans un autre être, humain ou non, ou, si ses mérites sont grands, deviendra directement un ancêtre qui ira vivre auprès des dieux et dont l'esprit fusionnera avec Brahman, principe universel réglant

l'univers. Mais le défunt renvoyé dans la roue des renaissances peut espérer que, dans une prochaine vie, le poids de ses mérites le délivrera de cette perpétuelle transmigration et, qu'ayant enfin acquitté sa dette de vie envers les dieux et les ancêtres, il deviendra enfin lui aussi un ancêtre.

Le bouddhisme, à la différence de l'hindouisme, est une religion véritablement universelle puisqu'elle prétend que chacun, homme et femme, peut emprunter la voie de l'« Éveillé », du Bouddha, que les différences de castes doivent être ignorées sans cependant qu'on veuille les supprimer. Pour le Bouddhisme, également, le défunt ou la défunte sera jugé(e) selon ses mérites et renvoyé(e) dans le cycle des renaissances jusqu'au moment où ses mérites lui permettront d'accéder à la délivrance des souffrances de l'existence et des illusions du moi et d'atteindre le *nirvana*, c'est-à-dire de « s'éteindre » dans le grand Tout de l'univers.

Pour le christianisme et l'islam, le mort sera jugé par Dieu selon ses péchés et ses bonnes actions au cours de sa vie et sera soit précipité en enfer, soit appelé à vivre auprès de Dieu au paradis. Pour les chrétiens catholiques s'est ajoutée, à partir de la fin du XII^e siècle, l'idée d'un purgatoire qui s'ajouterait à celles d'un enfer et d'un paradis. Pour les vivants qui auraient péché mais pas suffisamment pour aller en enfer, ils purgeraient leurs fautes au purgatoire avant d'entrer eux aussi au paradis.

Je laisse de côté l'idée de résurrection des morts empruntée par les juifs à la religion des mages mazdéens présents à Babylone lors de la déportation des juifs du royaume de Samarie, et qui fut reprise ensuite par le christianisme et l'islam.

Venons-en aux mythes des Indiens d'Amérique du Nord concernant le fait que les saumons remontent de l'océan Pacifique à certaines saisons et dans certaines rivières et pas en d'autres. Les mythes nous expliquent pourquoi. La cause en est le coyote, du temps où il était à la fois l'animal que l'on connaît et un démiurge, le maître des saumons. En fait, nous disent les mythes, au temps des origines, Coyote possédait un sexe très long enroulé devant lui comme un serpent, qui lui permettait de copuler à distance et même de l'introduire dans le sexe des femmes qui ne le voulaient pas. De plus, Coyote possédait le pouvoir de commander aux saumons. Un jour, partant du rivage de l'océan Pacifique, il remonta le long des rivières qui se jettent dans la mer entraînant derrière lui les saumons : quand il rencontrait des femmes, il leur proposait un rapport sexuel et, même si elles étaient sur l'autre rive du fleuve, il y parvenait grâce à la longueur de son sexe. En récompense, il permettait aux saumons de frayer dans les eaux de la portion de fleuve qu'exploitait la tribu à laquelle appartenaient ces femmes. Si elles refusaient, les saumons poursuivaient leur route avec Coyote et les eaux exploitées par la tribu des femmes qui avaient refusé ses avances restaient vides de saumons.

Ainsi se trouvait « expliqué » le fait empirique constaté qu'il existe des rivières à saumons et d'autres sans saumons le long de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Analysons de plus près le personnage de Coyote. On le sait, c'est l'équivalent de Renard en Europe. Il est intelligent, rusé, fourbe, audacieux et impertinent. Ceci est le portrait de Coyote tel qu'il est connu aujourd'hui. Mais avant de revêtir sa forme et

son mode d'existence actuels, il était doté d'un sexe immense et se comportait avec lui comme les hommes coureurs de femmes à la lubricité insatiable. Mais, en plus, Coyote possédait un pouvoir démiurgique sur une partie de la nature, l'espèce des saumons.

On constate donc que le Coyote des mythes et des rites est le produit de la combinaison par la pensée des Indiens de trois opérations : la sélection d'un animal connu pour son intelligence et sa ruse (élément appartenant au réel, à une réalité empirique). Elle lui attache alors un élément imaginaire : un sexe serpent, par lequel Coyote devient le symbole des hommes lubriques coureurs de femmes. Enfin, elle lui attribue un pouvoir divin sur un élément de la nature, les saumons, ce qui en fait un être métaphysique, un animal cette fois purement imaginaire, en plus d'être le symbole des hommes coureurs de femmes.

La pensée des Indiens d'Amérique a donc créé un être, un existant idéal qui combine trois éléments : un élément réel, le coyote animal malin et rusé, un élément imaginaire et symbolique, un pénis serpent symbole des hommes à femmes, symbole qui est attaché de façon imaginaire à un animal ; enfin, un élément purement imaginaire, un pouvoir démiurgique sur une espèce de la nature, attribué à un animal qui se transmute alors en un animal métaphysique appartenant au monde des dieux, qui est aussi le monde des origines du monde. Un monde où ce qui nous semble aujourd'hui impossible était à chaque instant possible. Un monde où les animaux pouvaient être en même temps des dieux ou les dieux revêtir une forme animale comme Anubis, le dieu de la mort et de l'embaumement dans l'Égypte ancienne, qui avait la forme d'une sorte de chacal ou d'un chien sauvage au pelage noir. Son allure rappelait la fonction du dieu qui était de conduire les morts jusqu'au jugement et de les embaumer, le noir évoquant le bitume dont on imbibait les bandelettes de momification.

Nous en venons à notre dernier exemple, celui des Ngaatjatjarra, un groupe d'Aborigènes vivant près des Rawlinson Ranges dans le désert de l'Ouest en Australie et qui connurent leurs premiers contacts avec l'Occident seulement dans les années 1950-1960. Les Ngaatjatjarra étaient donc des chasseurs-cueilleurs n'ayant pas connu les transformations de la société humaine qu'avait entraîné la domestication des plantes et des animaux réalisée au Proche-Orient à l'époque néolithique (9000-3000 AD). On doit à un anthropologue français, Laurent Dousset, qui a vécu trois ans dans le désert avec eux, de savoir comment ils se représentent la naissance des êtres humains et le rôle qu'ils attribuaient dans cette naissance à des entités démiurgiques invisibles, mais présentes sur des sites appelés « totémiques » par les anthropologues du début du xx^e siècle.

Ces sites ont été créés et sont habités par la présence des entités qui, dans un lointain passé, ont modelé le relief de l'Australie en la traversant de part en part, laissant derrière eux montagnes et plaines, rivières et lacs. Là où elles se sont arrêtées, l'endroit est devenu un site, qui pour les Aborigènes, est à l'origine de la naissance de leurs enfants. Rappelons ce qu'était pour eux le cycle de la reproduction humaine, qui était en même temps un élément de la reproduction de l'univers et des êtres qui le composent et l'habitent. Les femmes transmettent à leurs enfants, filles et garçons, leur sang. Les hommes vont alors, par l'intermédiaire de l'entité mythique vis-à-vis de

laquelle ils possèdent une autorité rituelle, attirer l'un des centaines d'enfants-esprits présents sur le site sacré où l'entité mythique s'était attardée en traversant l'Australie. L'homme fait couler son sang (qu'il a obtenu de sa mère) sur les pierres sacrées du site totémique. Mais le héros mythique, qui est passé par là au temps des origines, n'avait pas laissé derrière lui seulement des esprits-enfants, mais les esprits d'une ou de plusieurs espèces ou éléments de la nature indispensables à la reproduction de la vie matérielle des humains, espèces animales ou végétales, mais aussi les pouvoirs de faire pleuvoir ou de répandre la sécheresse.

Ce n'est donc pas le sperme de l'homme qui fait naître un enfant, c'est sa capacité rituelle d'attirer dans le ventre d'une femme un esprit qui est le produit d'un ancêtre mythique aux pouvoirs démiurgiques. Et, en même temps, l'homme permet à l'espèce animale ou végétale émise par l'être invisible de se reproduire pour le bénéfice de tous les Aborigènes, et pas seulement pour les membres de sa bande. Cette espèce, cet élément de la nature, deviendra le totem de conception de l'enfant après sa naissance et pour toute sa vie, et qu'il sera chargé à son tour de reproduire quand il sera adulte et initié. Mais l'enfant n'est pas encore un être humain complet, achevé à sa naissance.

Dès que sa mère revient au camp avec le bébé dans les bras, ce dernier lui est ravi par l'un de ses grands-parents classificatoires, un homme s'il est un garçon, une femme si c'est une fille. Cet homme ou cette femme s'isole plusieurs heures avec le nouveau-né et lui transmet toute sa vie, sa personnalité, son nom, les détails de son existence. Un être humain est donc la combinaison d'un élément surnaturel, d'un esprit produit par une entité démiurgique et d'un élément humain, d'une existence humaine singulière transmise par un membre âgé de la bande où l'enfant est né.

Ici encore, dans les représentations de la plus ancienne religion connue de chasseurs-cueilleurs, à l'origine de la spécificité de chaque personne humaine opère la combinaison unique d'un esprit, d'un principe vital d'origine non-humaine, surnaturelle et d'un élément humain, la personnalité et le récit de son existence insufflés par un grand aîné dans la tête d'un nouveau-né. Le sperme de l'homme ici ne contribue en rien à la naissance d'un enfant. Les sexes de l'homme et de la femme servent et à uriner et à prendre du plaisir, à jouir et non à se reproduire. Il faudra des millénaires avant que la science contemporaine découvre les gamètes, leur union et la structure de l'ADN de l'espèce humaine.

Mais les religions ne se contentent jamais d'expliquer seulement l'origine du monde et de l'homme. Elles constituent en même temps des réponses à des questions existentielles telles que : qu'est-ce que la naissance ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Que deviennent les morts après leur mort ? Que devons-nous faire, comment se conduire dans la vie vis-à-vis de l'univers, des autres mais aussi vis-à-vis de soi ?

Les réponses des religions à ces questions existentielles ne sont pas des vérités scientifiques vérifiables par expérimentation ou par les expériences de la vie quotidienne ; ce sont des explications qui donnent du sens, un sens aux problèmes que les humains affrontent et des termes d'action pour y répondre. Et si ces explications sont pensées et vécues comme des vérités existentielles, c'est parce qu'on y croit. On

n'y croit pas cependant parce qu'elles sont vraies, mais elles sont vraies parce qu'on y croit. Et on y croit parce qu'on a besoin de croire à ce qui répond au plus profond de chacun à ses espoirs, ses angoisses, ses rêves, ses désirs.

C'est là que le caractère totalisant des religions joue un rôle important. Dans des récits plus ou moins longs et plus ou moins faciles à comprendre, les religions nous expliquent qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons. Ceci non pas à partir de la parole des hommes, mais de celle des dieux ou de Dieu qui, eux, savent parce qu'ils sont à l'origine des choses et ne sauraient mentir. On ne peut donc qu'avoir foi en eux et en les ancêtres qui nous ont transmis leur parole.

Les religions nous procurent toutes, chacune à sa façon, les repères nécessaires à la conduite de nos existences en nous livrant, en nous révélant le sens de l'univers, de la vie et de la mort. Les sciences modernes, expérimentales ou logico-déductives, bien qu'elles concurrencent et se substituent de plus en plus aux religions en matière d'explications de l'origine de l'univers et de l'homme, n'offrent pas de telles possibilités. Elles restent perpétuellement inachevées, constituant des domaines ouverts sur d'autres problèmes à résoudre et d'autres découvertes à faire. De plus les sciences n'agissent pas comme les religions ; ces dernières affectent l'être humain dans sa dimension la plus intime et la plus émotionnelle, plus encore que dans sa dimension intellectuelle.

Car il faut rappeler qu'à toute époque et dans toutes les sociétés, l'esprit humain interprète le monde à l'aide de deux logiques différentes mais qui, en fait, sont complémentaires. Selon la première logique, le possible et l'impossible sont distincts et, s'opposent mais l'impossible n'existe pas. L'expérience pratique et les sciences du corps humain nous convainquent qu'aucun homme et aucune femme ne franchira jamais d'un bond une montagne de mille mètres. Et pourtant, à notre émerveillement et pour notre plaisir, on voit cela chaque jour dans les dessins animés de Walt Disney ou encore les mangas japonais. D'où l'existence d'un autre monde, imaginé celui-là, et imaginaire.

Mais, selon la seconde logique, le possible et l'impossible sont distincts et l'impossible existe, enveloppe et contient les possibles qui, à un certain niveau, s'opposent à lui. C'est ainsi que, sur le plan théologique ou philosophique, un dieu peut, comme dans les mythes des Indiens d'Amazonie, prendre une forme humaine ou animale ou même végétale, ou celle d'un animal terrestre, comme Coyote qui est en même temps un démiurge maître des saumons du Pacifique. Mais, à l'inverse, comme dans la religion chinoise, un homme peut devenir un dieu et faire son entrée au panthéon des dieux.

Toutes ces métamorphoses qui débordent l'expérience quotidienne de nos existences témoignent de la puissance et de la créativité de la pensée humaine qui imagine des mondes qui n'existaient pas mais qui, cependant, engendrent toujours des institutions, des rites et des pratiques collectives et individuelles, qui les font exister socialement et historiquement.

J'espère avoir montré pourquoi, à l'encontre de ce que voulait croire Emmanuel Kant, il n'a jamais existé et il n'existera jamais de religion cantonnée dans les limites de la simple raison.

Références bibliographiques

Bingen H. de,

1978, *Liber Scivias*, Éditions A. Fuhrkotter.

Dousset L.

2014, « La mort chez les Ngaatjatjarra (Australie) », in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

Formoso B.,

2014, « La mort chez les Thaïs bouddhistes », in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

Galey J.-C.,

2014, « La mort en Inde » in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

Godelier M. (dir.),

1982, *La Production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard.

2004, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard.

2014a, *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

2014b, « La mort chez les Baruya » in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

2015, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions.

Jambet C.,

2014, « La mort en islam », in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

Le Goff J.,

1981, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard.

Schmitt J.-C.,

2014, « La mort dans le Moyen Âge chrétien », in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

Thoraval J.,

2014, « La mort en Chine », in Godelier M. (dir.), *La mort et ses au-delà*, Paris, CNRS Éditions.

De quelques invariants communs à toutes les religions – et d'autres qui ne le sont pas.

Résumé

Comment caractériser les universaux religieux d'un point de vue anthropologique ? Ils excèdent les limites de la simple raison : ces caractéristiques concernent le réel, le symbolique et l'imaginaire. En premier lieu, la mort n'est pas la fin de la vie, la vie continue après la mort sous une autre forme. Plus précisément, la mort, dans toutes les religions, ne s'oppose pas à la vie mais à la naissance. En ce qui concerne la naissance, il y a toujours dans la pensée religieuse un élément surnaturel qui s'ajoute à la sexualité : il faut plus qu'un homme et une femme pour faire un être humain. Les religions donnent ainsi un sens à la vie humaine qui va toujours au-delà de l'expérience ordinaire ou scientifique.

About some invariables common to all religions - and some that are not.

Abstract

How to characterize religious universals from an anthropological point of view? They exceed the limits of simple reason: these characteristics concern the real, the symbolic and the imaginary. First of all, death is not the end of life, life continues after death in another form. More precisely, death, in all religions, is not opposed to life but to birth. As far as birth is concerned, there is always in religious thought a supernatural element added to sexuality: it takes more than a man and a woman to make a human being. Religions thus give a meaning to human life that always goes beyond ordinary or scientific experience.